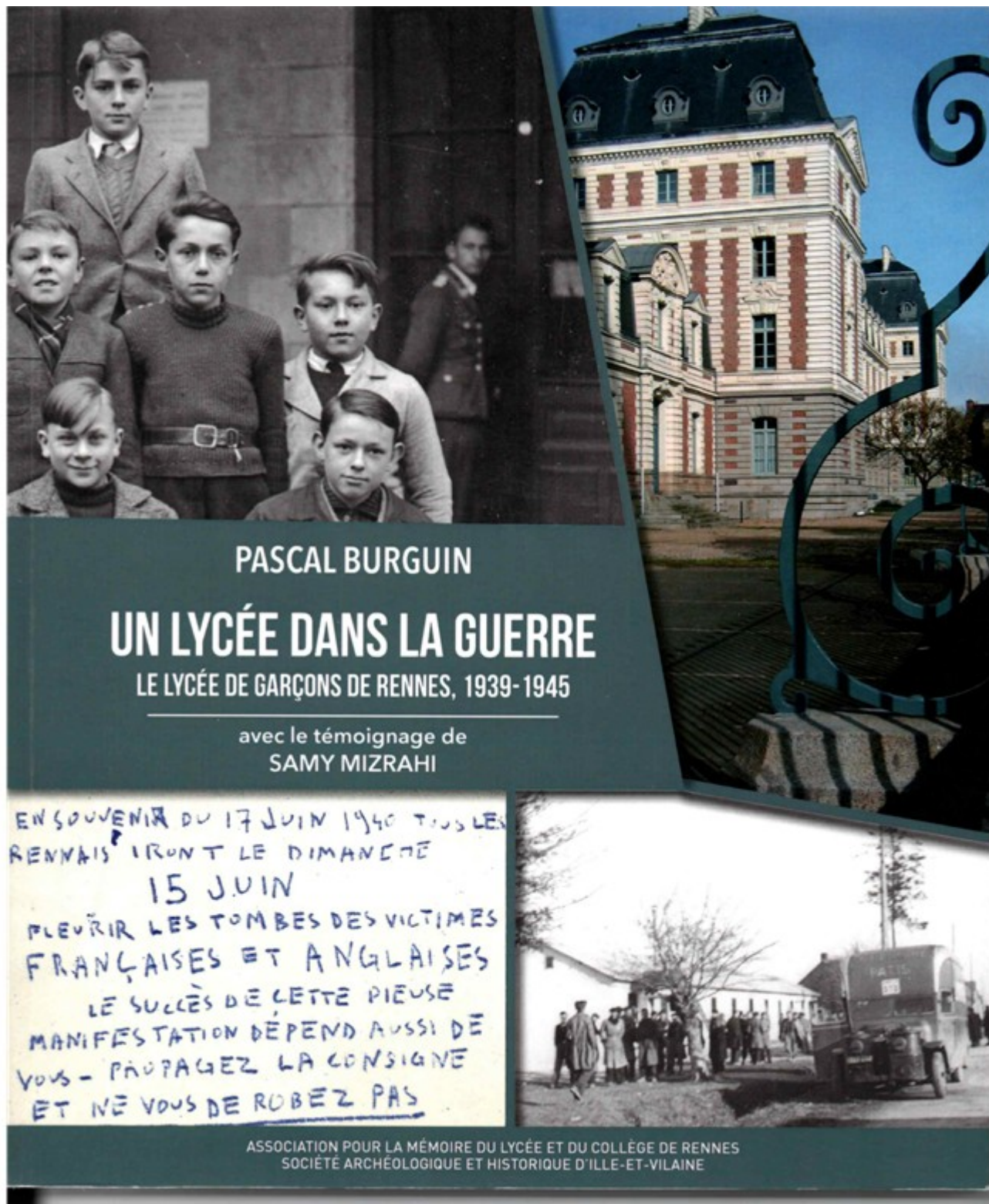


Albert Bensoussan

Un lycée dans la guerre : 1939-1945



La communauté juive de Rennes connaît bien l'historien Pascal Burguin qui, naguère, était venu évoquer, au centre Safra, l'affaire Dreyfus. Il nous

donne aujourd'hui, sous l'égide de l'Amelycor (Association pour la mémoire du lycée et du collège de Rennes) et du Sahiv (Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine), un document irremplaçable retraçant l'histoire du lycée Chateaubriand – devenu lycée Zola – entre 1939 et 1945, dans le prolongement des recherches menées pendant plusieurs années dans le cadre du Concours national de la Résistance et de la Déportation, qui concrétise la volonté de garder fidèlement la mémoire des temps de peste brune et de la Résistance qui fit tant, ici en Bretagne, pour protéger et sauver nombre de citoyens français de confession juive et de Juifs prétendus apatrides.

La loi du 3 octobre 1940, durcie le 2 juin 1941, atteint de plein fouet la communauté juive. L'ouvrage privilégie trois élèves du lycée, Robert Neimann (en 1^{ère}), Claude Nerson (en 5^{ème}) et Samy Mizrahi (en 3^{ème}). Nous sommes en 1942 : Neimann est alors déclaré « apatride d'origine russe » et doit porter l'étoile jaune. Son condisciple, Jean Meinel – mon magnifique beau-père, qui va jouer, avec ses parents, un rôle déterminant dans la Résistance, fabriquant de faux-papiers, cherchant des planques, convoyant clandestinement des parachutistes anglais ou américains et précieux agent de renseignements – se souvient que son ami Robert « refusait de dissimuler son insigne et la plupart de ses camarades étaient plutôt indifférents à son égard » ; en juillet 1942, lors de la première grande rafle effectuée en Bretagne (18 arrestations), il est déporté (ainsi que sa mère) et mourra à Auschwitz ; son professeur, l'illustre Charles Foulon, lui avait conseillé, dès l'année précédente, de quitter Rennes pour une commune des environs où un fermier voulait bien lui donner refuge, mais le jeune homme ne voulut pas laisser sa mère seule : ils périront tous les deux dans la Shoah. Nerson, quant à lui, soumis aussi au port de l'étoile jaune, réussit à gagner le sud avec sa famille, qui fut arrêtée et détenue au sinistre camp de Pithiviers : les Nerson seront déportés (le 21 septembre 1942, convoi n° 35) et périront à Auschwitz.

Quant à Samy Mizrahi, dont la famille est d'origine turque, bien que né à Paris, en 1928, il est déchu de la nationalité française et se retrouve avec le statut d'étranger, mais non soumis au port de l'étoile jaune en vertu du pacte d'amitié germano-turc de 1941 ; il est arrêté avec sa mère au début de 1944 (son père, resté à Marseille, a disparu et l'enfant ne le reverra jamais : il apprendra plus tard qu'il est mort en déportation) ; il est détenu place Hoche au siège de la Kommandantur (dans l'ancienne faculté des Lettres, aujourd'hui des Sciences économiques), avant d'être transféré à la prison Jacques-Cartier, puis c'est le camp de transit de Drancy (où fut détenu aussi le poète quimpérois Max Jacob) et le 3 février 1944 (convoi n° 67) la déportation à Auschwitz ; épargné par sa jeunesse et trié comme « valide », alors que sa mère est gazée aussitôt, il va rester au camp de concentration jusqu'à sa libération par l'Armée Rouge le 27 janvier 1945. L'historien note, en dressant le bilan de la Shoah en Bretagne, que si la région se situe dans la moyenne nationale avec 23% de Juifs bretons morts en déportation, l'Ille-et-Vilaine dépasse ce chiffre avec 35% : sur 2000 Juifs recensés, 462 périront (chiffre établi par Claude Toczé et Annie Lambert dans l'indispensable ouvrage *Les Juifs en Bretagne*, qu'ils ont présenté, naguère, au centre Safra), et Burguin ajoute dans une note : « Le niveau élevé de victimes en Ille-et-Vilaine est peut-être explicable par la plus forte présence policière, à Rennes particulièrement, si l'on ajoute aux forces de police régulières, allemandes et françaises, les supplétifs issus des organisations nationalistes bretonnes ». Le Parti National Breton a existé de 1931 à 1944 (année de la libération de la Bretagne) et ses slogans étaient : « Vive la Bretagne libre », « La Bretagne aux Bretons », « Les Juifs dehors », « Breiz Atao vaincra ». On comprend, dès lors, que beaucoup de Bretons, marqués par cette dérive nationaliste et la connivence avec le nazisme, s'en soient détournés avec horreur.

Samy Mizrahi, dans les 26 dernières pages de cet ouvrage, apporte son

témoignage aussi précieux que bouleversant. Un texte écrit en 2009, après que le docteur Mizrahi, sollicité par le lycée Zola, eut tenu à témoigner pour les élèves du lycée dans le cadre du Concours National de la Résistance et de la Déportation. Ce texte est d'autant plus important qu'il est inédit et publié ici pour la première fois. Retenons sa conclusion : « La véritable leçon d'Auschwitz, ce n'est pas tant le nombre de victimes que le nombre de bourreaux [...] Auschwitz n'est pas le crime des autres ! », une phrase dont se souviendra Jacques Chirac, le 16 juillet 1995 au Vel d'Hiv, en établissant, le premier, la responsabilité de la France dans la déportation des Juifs – et Mizrahi lui rend ici hommage. Ce texte a été déposé au Mémorial de la Shoah, à Paris, et à Yad Vashem, à Jérusalem.

Samy a quinze ans lorsqu'aux premiers jours de janvier 1944 il est arrêté avec sa mère, d'une santé chancelante, dans leur appartement rennais. Par qui ? Un Allemand de la Gestapo et deux acolytes français – belle proportion qui situe la responsabilité française aux deux tiers dans la déportation. Passons sur les brimades et les souffrances de la détention provisoire, voilà l'adolescent à Auschwitz, tondu et tatoué ; il n'a pas eu le temps d'embrasser sa mère, qu'il ne reverra plus, et c'est, écrit-il, « un des grands remords de ma vie ». Pourquoi le tri ? Pourquoi certains s'en sont tirés ? « La survie, dit-il, est une loterie, un pur jeu de hasard ».

La description de la vie à Auschwitz est un élément très important pour les historiens. Un atout maître contre les détracteurs et les négationnistes, aujourd'hui si nombreux. C'est vrai, écrit Mizrahi, qu'à Auschwitz on a gazé les poux, car il y avait des épidémies de typhus, mais, ce qu'omet de dire Darquier de Pellpoix, l'auteur de la tristement célèbre formule, « avec leurs porteurs... par blocs entiers. » « Mourir à Auschwitz était très simple, écrit le déporté, nous n'avions même pas l'embarras de choisir. Au travail sous les coups des SS ou des *kapos* – on ramenait les corps le soir pour un décompte méticuleux lors de l'appel ». Et puis la faim, l'inanition, l'épuisement, la fonte des muscles qui faisaient du déporté, à la fin, un *musulman*, « selon l'étrange

terminologie du camp », explique l'auteur. La mort était partout, dans toute son indécence et sa monstruosité, et au spectacle du fonctionnement des chambres à gaz, « on dit qu'Himmler, visitant Auschwitz, avait été pris de malaises » : qui a dit que les nazis n'avaient pas l'âme sensible ?

La libération des camps, le 27 janvier 1945, ne lui laisse aucun souvenir : pas d'effusions, ni d'embrassades, rien d'extraordinaire, c'était, écrit-il, « d'une banalité mémorable » : les nazis ont fui, en emportant presque partout leurs déportés avec eux, lors des marches forcées, si meurtrières, que connurent Simone Veil et Magda Hollander-Lafon. Mais Samy se retrouve seul au camp avec quelques compagnons de détention, et puis surgissent deux soldats russes paumés qui ne savent pas où ils se trouvent et qui semblent demander leur chemin : ce sont là leurs libérateurs, certes, suivis ensuite de troupes. Et voilà Samy sur les routes polonaises, bien reçu par la population : « Beaucoup de Polonais nous ont offert une hospitalité généreuse et ouvert leur maison. Tous exprimaient une haine féroce des Allemands, quelques-uns leur reconnaissaient quand même le mérite d'avoir débarrassé la Pologne de ses Juifs ! » Le docteur Mizrahi manie, ici et là, l'humour noir.

Reste le témoignage, son urgence, son utilité. L'auteur se demande si les autres – Primo Levi ou Elie Wiesel – n'ont pas déjà tout dit. Mais à lire le récit de Mizrahi, nous ne pouvons que répondre par la négative, ils n'ont pas tout dit, et ce que nous confie ce dernier, nous ne l'avons pas encore entendu, et surtout, nous ne sommes ni ne serons jamais rassasiés de pareils témoignages. Et d'abord par cette impression d'étrangeté qui caractérise le récit de Samy : tout se passe comme s'il avait vécu un cauchemar dont les deux jeunes Russes l'auraient tiré. Et parfois ce retour d'une réalité ancienne, comme un flash : ainsi un soir d'été, alors que bien tranquillement et comme tout le monde il sort sa poubelle devant sa porte, une curieuse réflexion lui vient à l'esprit : « Ici nous sortons nos ordures, là-bas nous sortions les morts ! Avec la même tranquillité. Ils étaient nos déchets du jour, les routines

d'Auschwitz ». Le maître mot, ici, est « routine », car, écrit-il, là-bas « l'horreur est l'ordinaire des jours », et fait donc de l'existence une « routine », qui permet et autorise la survie, en masquant l'insoutenable. D'où cette phrase qui traduit au plus profond la culpabilité du survivant : « Si je suis encore en vie, c'est parce que d'autres sont morts à ma place ! »

Reste aussi, comme arme de survie, comme soupape d'apaisement, la dérision ultime. Samy Mizrahi nous gratifie de cette blague macabre, censée clouer le bec à tous les négationnistes : « Les Juifs ont été si bien traités dans les camps nazis qu'ils n'en sont pas revenus. » Avec le double sens de revenir, certes, et aussi d'être stupéfaits d'admiration. Mais nous dirons, pour conclure que, par chance, certains sont revenus et sont là pour témoigner, encore et toujours, de la Shoah, et par là-même, de la néantisation d'une des plus hautes et des plus belles civilisations que l'Allemagne donnait au monde, avant l'avènement d'un certain Hitler, et toute cette dégringolade.

Merci à Pascal Burguin d'avoir rassemblé les fils de cette histoire autour d'un modeste établissement scolaire de Rennes et de nous avoir révélé, au travers d'une micro-histoire le macrocosme de l'horrificante catastrophe Et merci à tous ces héros de l'ombre qui ont agi contre l'occupant nazi et ses complices, des gens trop souvent modestes ou trop discrets, comme Charles Foulon, Émile Morice et, parmi d'autres, l'un des derniers témoins, Jean Meinel qui reçut, à juste titre, la médaille de la Résistance.

Albert Bensoussan